

Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation
BOOK REVIEWS / COMPTES RENDUS

Olivier Lemieux

Penser l'histoire et son enseignement au Québec. Rencontres avec Guy Rocher, Denis Vaugeois, Bruno Deshaies, Michel Allard, Micheline Dumont, Christian Laville, Gilles Berger, Jacques Robitaille, Brian Young, Robert Comeau et Jacques Beauchemin

Québec : Presses de l'Université Laval, 2023, 208 p.

D'emblée, c'est un livre inestimable pour toutes les personnes qui s'intéressent aux programmes d'histoire et à leur conception. Inestimable, car le livre nous donne accès à des témoignages privilégiés de la genèse, de la critique ou de l'implantation des programmes d'histoire du Québec au secondaire depuis 1960, ce qui en fait la qualité unique, puisqu'il n'est certainement pas évident de rassembler autant de personnes qui ont contribué à ces programmes sur une période de près de 60 années. Je ne peux que féliciter l'auteur pour cette initiative originale dans l'étude des programmes qui se limite habituellement à leurs contenus. On voit très bien le jeu de pouvoirs, d'influences, de limites ou d'impératifs à différents moments clés de l'éducation au Québec et plus spécifiquement de l'enseignement de l'histoire.

Le livre peut se découper en deux parties. La première partie résume la genèse du livre, son lien avec la thèse de l'auteur et présente brièvement une synthèse des entrevues dans leur recoupement, mais aussi dans leur singularité. La deuxième partie constitue l'essentiel de l'ouvrage et présente chaque entrevue suivant le même format. Les entrevues sont introduites par une courte biographie de la personne rencontrée, laquelle propose des balises temporelles pertinentes. Chaque chapitre se lit au travers d'un canevas d'entrevues construites selon un cheminement discursif à peu près similaire. Les entrevues sont présentées dans un ordre généralement chronologique de l'intervention de ces personnes allant des premiers balbutiements du ministère de l'éducation vers 1960 (Guy Rocher, Denis Vaugeois), en passant par les travaux de rédaction de programmes des années 1980 (Michel Allard, Micheline Dumont) et ceux du rapport Lacoursière dans les années 1990–2000 (Brian Young, Christian Laville), à la révision du plus récent programme d'histoire nationale en 2013–2017 (Robert Comeau, Jacques Beauchemin).

Bien que le livre soit une adaptation des entrevues utilisées pour la thèse doctorale de l'auteur, les textes sont fluides, bien édités et permettent aux lecteurs de constater assez aisément des liens entre les actrices et acteurs qui ont contribué à l'élaboration des programmes d'histoire. Certaines entrevues se démarquent

par la passion et par les convictions profondes des personnes interrogées, notamment celles de Denis Vaugeois (p. 31–52), de Christian Laville (p. 101–116) ou de Robert Comeau (p.159–169) sur l'importance de la nation, des compétences critiques, de l'acquisition de connaissances ou encore sur la citoyenneté. Leurs positions sont souvent aux antipodes, mais illustrent clairement la diversité des points de vue sur les finalités de l'enseignement de l'histoire, sur la formation à l'enseignement et sur le contenu des programmes prescrits. D'autres entrevues sont plus nuancées. Empreintes d'humilité, elles abordent, avec une certaine distance les vifs débats sur les programmes d'histoire, notamment l'entrevue de Micheline Dumont (p. 85–100), surtout reconnue pour ses travaux en histoire des femmes, que l'on découvre ici sous un autre jour. On ressentira par moments les déceptions, voire l'amertume, engendrées par la tournure des événements au gré des pressions ou des désaccords. À ce titre, les entrevues de Bruno Deshaies ou Brian Young sont éloquentes, mais pour des raisons très différentes. Deshaies dénonce la pression de certains groupes à la suite de l'élaboration du Plan d'études 675 (1970) qui rend obligatoire les mêmes programmes pour chaque commission scolaire : « ils ne me feront pas de leçons et ils ne me feront pas la morale, et encore moins Laville » (p. 57) ou « ils ont mis 20 ans pour le défaire, et aujourd'hui, ils se retrouvent avec le même problème dans les mains » (p. 64). Brian Young, quant à lui, se contente de son rôle d'anglophone de service appelé à la dernière minute, en appréciant grandement la collaboration et les travaux du comité menant à la rédaction du rapport Lacoursière, tout en déplorant l'inaction du ministère par la suite : « Je me suis « lavé les mains » du projet et je me suis concentré sur mon enseignement avec le sentiment que tout ça n'était allé nulle part » (p. 152).

On pourrait reprocher à cet ouvrage un manque de synthèse des propos afin de rendre plus évidents les recoupements idéologiques ou épistémologiques de ces entrevues, mais la découverte libre de ces entrevues, sans cadre théorique ou méthodologique, est aussi bénéfique pour la personne lectrice. Il est d'ailleurs aisé de se tourner vers la thèse ou l'ouvrage précédent de l'auteur pour satisfaire ce besoin. Cela dit, je discerne tout de même deux lacunes mineures à l'ouvrage. La première est d'ordre méthodologique. En effet, il est annoncé en introduction que les entrevues se veulent un moyen d'explorer une histoire émotionnelle, selon les travaux de l'historienne François Waquet. Bien que la verve colorée de Denis Vaugeois ou Gilles Berger illustrent bien certaines émotions, il n'en reste pas moins que le canevas d'entrevue n'a pas toujours pris en compte le désarroi, la passion, la satisfaction ou les regrets. Certains propos auraient pu être relancés par l'auteur afin de mieux explorer les émotions vécues de même qu'il aurait été intéressant d'en savoir plus sur le vécu intérieur des personnes interrogées. La deuxième lacune est davantage d'ordre didactique, notamment pour la formation à l'enseignement en histoire. Même si on peut appréhender une variété de points de vue sur les finalités de l'enseignement de l'histoire, l'ouvrage demeure trop spécialisé et pourrait rebuter les personnes qui se dirigent actuellement vers un cheminement de formation pour un brevet d'enseignement. J'y vois tout de même une utilité didactique en privilégiant des lectures d'extraits pour illustrer les aléas et les impératifs lors de l'élaboration

d'un programme d'histoire. Si ces lacunes sont aussi mineures pour vous qu'elles le sont pour moi, je vous recommande la lecture de cet ouvrage.

Vincent Boutonnet

Université du Québec en Outaouais

Dzovinar Kévonian et Guillaume Tronchet (dir.)

Le Campus-monde. La Cité internationale universitaire de Paris de 1945 aux années 2000

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2022, 336 p.

Cet ouvrage présente la deuxième partie des recherches coordonnées par Dzovinar Kévonian et Guillaume Tronchet sur l'histoire de la Cité universitaire de Paris, après *La Babel étudiante*, publiée en 2013, qui traitait des origines et du premier quart-de-siècle de l'institution. Le présent livre en est la suite chronologique, sur les six décennies après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ouverte en 1925, la Cité universitaire devient la Cité internationale de l'Université de Paris en 1963, pour la distinguer des autres « cités U » qui voyaient alors le jour, puis prend le nom de Cité internationale universitaire de Paris en 1973.

L'ouvrage est ouvert par la préface de Christophe Charle puis par l'introduction de Kévonian et de Tronchet, qui proposent un panorama historiographique, historique et chiffré de la Cité et soulignent les apports du livre. Les treize chapitres adoptent des perspectives et échelles variées, sur des sujets et des espaces eux aussi divers. La période de 1945 à la fin des années 1970 domine assez largement, mais quelques chapitres s'aventurent jusqu'à la fin du XX^e siècle, voire brièvement jusqu'à la première décennie du XXI^e siècle. Plusieurs auteur-e-s réinscrivent de plus leur thématique dans une chronologie plus longue depuis l'entre-deux-guerres.

Certains textes contribuent à l'enrichissement de thématiques désormais bien développées dans l'historiographie, notamment sur les mobilités d'études et surtout sur l'accueil des étudiant-e-s des colonies ou de l'étranger (Guillaume Denglos et Pierre Vermeren sur le Maghreb, Françoise Blum sur la Maison de la France d'Outre-mer, Sara Legrandjacques sur l'Asie), et de thématiques plus classiques telles que les mobilisations estudiantines (Tronchet). Les textes montrent toutefois bien ce que l'analyse multiscalaire et multi-située de l'espace social qu'est la Cité—pour reprendre les ambitions exprimées en introduction—peut apporter à ces domaines historiographiques. Les articles sur le Brésil (Angélica Muller) et sur l'Argentine (Nino Lima) ne soulignent pas seulement les relations culturelles bilatérales avec la France, mais montrent surtout comment la diplomatie universitaire cède le pas, en contexte dictatorial, aux exigences et principes politiques nationaux. Les deux chapitres biographiques de Pascal Bousseynroux et Roberto Giacone, portant respectivement sur Robert Garric, délégué général de la Cité (1958–1967), et Ruggiero Romano, directeur de la Maison de l'Italie (1957–1968), présentent les parcours des deux hommes,